

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiência visuelle et le studio
typographies.fr

**LE LIVRE
DES PASSAGES**

ALEX LANDRAGIN

LE LIVRE DES PASSAGES

Roman

Traduit de l'anglais
par Caroline Nicolas



VOIR DE PRÈS

Titre original : *Crossings*

© 2019, Alex Landragin.

Éditeur original : Picador, une maison
de Pan Macmillan Australia Pty Ltd.

La citation p. 546 est tirée du roman
Les Heures de Michael Cunningham,
traduction par Anne Damour, Belfond, 1999.

© 2025, Le Cherche Midi.

© 2025, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-815-0

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

À la Baronne

Alex Landragin est relieur,
fils de relieur, et vit à Paris.

LE LIVRE DES PASSAGES



(Composé de trois manuscrits)

L'ÉDUCATION D'UN MONSTRE
LA CITÉ DES OMBRES
CONTE DE L'ALBATROS



Atelier de reliure Landragin et Fils
12 bis, rue des Bernardins
Paris

*Si tu veux vivre sur cette terre, que
sept fois enfante ta mère !*

Attila József, extrait du poème « Le
Septième » *in À cœur pur*, traduction
de Kristina Rády, Le Seuil, 2008.

SOMMAIRE

Préface

À l'adresse du lecteur

L'ÉDUCATION D'UN MONSTRE

Un épisode honteux	36
De touchantes retrouvailles	55
Un candidat adéquat	79
Une candidate inadéquate	93

LA CITÉ DES OMBRES

Le cimetière	110
L'appartement	138
La vente aux enchères	174
Le Palais de Justice	206
La Société Baudelaire	238
Le Shéhérazade	279
La chambre d'hôtel	312

CONTE DE L'ALBATROS

Alula	342
Pierre Joubert	376
Jean-François Feuille	438
Jeanne Duval	476
Edmonde de Bressy	538
Hippolyte Balthazar	638
Madeleine Blanc	724

Remerciements

PRÉFACE

Je n'ai pas écrit ce livre. Je l'ai volé.

Il y a de cela plusieurs étés, j'ai reçu, à mon atelier de la rue des Bernardins, un coup de téléphone de l'illustre bibliophile et collectionneuse de livres, Beattie Ellingham. Elle souhaitait me confier la reliure d'un manuscrit sur feuilles volantes qu'elle me présentait comme le fleuron de sa collection. Il n'y avait aucune contrainte de temps ou de budget, me dit-elle, mais une condition, à laquelle j'acceptai de me plier : je ne devais pas lire le manuscrit. Celui-ci était selon elle d'une valeur inestimable, et je devais le relier en conséquence. Nous nous mîmes d'accord sur une reliure dans ce qu'on appelle le style Cosway, à contreplats doublés, décorée de perles, et fabriquée avec des matériaux qu'elle me fournirait.

Je connaissais Beattie Ellingham depuis

toujours. Elle appartenait aux Ellingham de Philadelphie. Elle avait épousé un aristocrate belge mais, devenue veuve tôt, avait repris son nom de jeune fille et ne s'était jamais remariée. Elle partageait son temps entre son appartement du boulevard Haussmann et sa propriété en Belgique. En privé, et affectueusement, ma femme et moi la surnommions la Baronne, bien qu'il n'y ait en réalité absolument rien de pompeux ou d'affecté dans ses manières. La Baronne était ma plus ancienne et ma plus fidèle cliente, comme elle l'avait été pour mon père avant qu'il me lègue son atelier de reliure. Au cours d'une longue vie de collectionneuse, elle avait constitué l'une des plus belles bibliothèques privées au monde consacrées à Charles Baudelaire. C'était plus qu'une collectionneuse ; même le terme « bibliophile » ne lui rendait pas justice. Son intérêt confinait à l'obsession. Elle vouait à ses livres la même passion que les autres membres de sa classe aux chevaux ou aux vins. Elle accordait autant d'importance à la reliure d'un livre qu'à son contenu. Pour elle,

la reliure était un art et le relieur, un artiste presque à l'égal de l'écrivain. Une reliure de belle facture, faite sur mesure, aimait-elle à dire, était le plus beau compliment qu'on puisse faire à un livre. Chaque fois que je travaillais sur une de ses commandes, elle venait à l'atelier pour en observer la progression d'un œil intéressé, sans jamais intervenir. Pour elle, c'était un plaisir que de voir un livre rare renaître dans une reliure d'égale rareté. Et, sa fortune étant inépuisable et sa collection destinée à sa seule jouissance personnelle, elle aimait écouter sa fantaisie, quitte d'ailleurs à dépasser parfois les limites de ce qui était autorisé par la loi. J'avais déjà relié pour elle une rare édition arabe du *Spleen de Paris* dans un cuir issu d'une peau de panthère noire, et une édition illustrée clandestine des *Fleurs du Mal* en peau d'alligator, avec des incrustations en python d'eau.

Trois jours après son appel, le manuscrit me fut livré par un jeune homme en scooter. Il n'ôta pas son casque, qui assourdissait sa

voix et camouflait son visage. Il me tendit un paquet contenant le manuscrit et le cuir que je devrais utiliser pour le relier. Je plaçai immédiatement le tout dans un coffre-fort que j'ai au-dessus de l'atelier.

Il y a de nombreuses décisions à prendre lorsqu'on relie un livre, à commencer par le choix des matériaux. Incrustations, appliques, dorures, gaufrages, coutures, estampillage, feuilles de garde, ex-libris, plats, tranches, frontispice, tranche-file, colle, marbrage, cof-fret, première de couverture : tout cela représentait des choix sur lesquels la Baronne, malgré toute la confiance qu'elle m'accor-dait, aimait à être consultée avant que tout travail puisse être entamé. Ce soir-là, j'ou-vris le paquet pour en examiner le contenu. Sept perles iridescentes se déversèrent de leur pochette en velours noir. Le cuir était teint en rouge corail. La miniature sur ivoire n'était pas, comme c'est traditionnellement le cas dans une reliure de style Cosway, un portrait, mais une illustration stylisée, à l'encre noire, d'un œil ouvert. Enfin, je pris en